

# VOUIR OU L'EMANCIPATION D'UNE PENSEE POLYPHONIQUE

Frédéric Wallich (alias Wall'ich), Frédérique Bruyas & Pascal Marzan



*Et la lumière de l'œuvre cathodique en sept jours  
Rémanence divine par laquelle l'œil en la tombe  
Nous parla beau de l'obsession du Monde  
Sans laquelle notre condition d'Hommes ne serait  
Le tuyau du Monde tube cathodique  
Bombarde à rayons fortunés  
La forteresse assiégée de nos intimités  
Quand amis dites-moi quand vous sans les autres  
Résistants dévorant vos provisions secrètes  
Soustraites à l'électronique du Monde  
Vous lèverez-vous ?*

Pour qui vouït de voir autant que d'entendre  
Plongeant dans les territoires sans balises de l'image  
A même la bouche à même l'oreille l'enivrement vient  
En boucle en volutes en excroissance des corps  
L'immersion pourra être ingrate envers les autres sens  
L'ouïe, entendement phénoménal, invente notre regard  
Vouïr est une exploration amniotique de la création

Nicolas Bilder



'Words without Thoughts never to Heaven go'  
William Shakespeare

*Au sein du label VOUIR, une collection Ceux-qui-pensent-tout-seuls qui cherche à donner voix, sons et images à des écritures poétiques singulières. Chacune d'elles, Gertrude Stein, Nicolas Bilder, Joyce Mansour, Emmanuel Pereire, Emily Dickinson deviennent l'objet de notre contemplation : celle du fonctionnement interne d'une pensée polyphonique qui se cherche, se perd, se suspend, s'emballe au rythme de ses tâtonnements, errances, courts-circuits, brusques bifurcations et erreurs d'aiguillage.*

*Cette collection est un dialogue, trilogue, infinilogue intérieur entre des mots, des images et des sons ; un monde en processus, en archipel, où chaque élément, parfaitement autonome, entre dans le jeu d'une combinaison vertigineuse.*

*Cette collection veut lutter contre une langue univoque pour retrouver toute la force de l'imaginaire, pour affirmer la possibilité d'une interprétation qui n'aurait pas de limites. La subjectivité est l'essence même de notre pensée qui ne peut se limiter sous peine de s'annuler.*

*Cette collection est habitée par la présence d'un corps qui écoute et regarde. Ce corps est celui du spectateur, au sens de spect-acteur.*

*En présence d'un tel objet, il peut s'il le désire se projeter derrière l'image, passer de l'autre côté du miroir. Cette traversée fait de l'interprétation une aventure laissée à l'initiative du spectateur en quête de sa propre énigme.*

*Cette collection est celle de l'imprévisible. Ce qui surgit pour la première fois est un non-lieu de la pensée qui ne connaît pas de contours définis. Ne plus s'appartenir, être soi-même ravi par soi-même, c'est se risquer à s'élaner, à se jeter hors de soi. Vertige de la première fois, de ce dehors qui nous appelle. Le dehors d'une pensée qui se réinvente, qui soudain nous échappe et nous engage à reconnaître ses échappées.*

**Frédérique Bruyas**



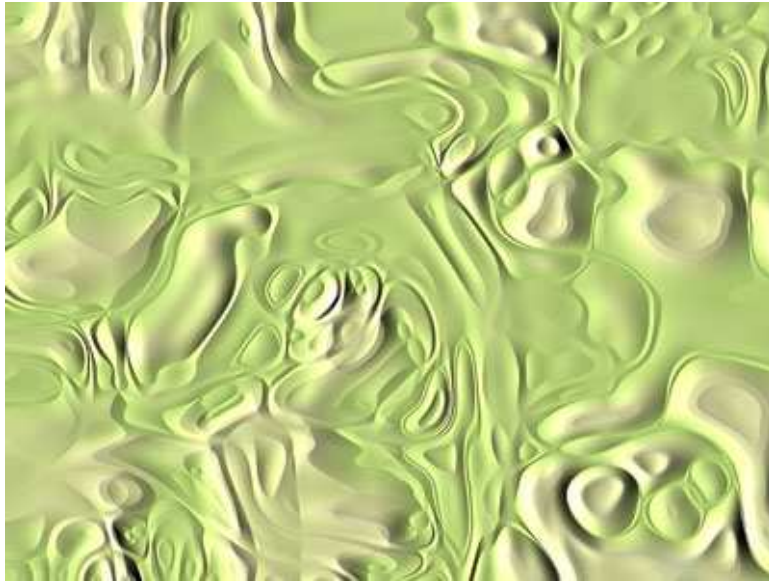
*Invisibles radiations convoquées qui en cette chambre  
Qui en ce salon sans autre but vraiment  
Nous amputent de notre inconnaissable  
Qu'un fragment nourricier fugace  
Émissions programmations multi-diffusions  
Qu'un fragment nourricier fugace  
Pay-per-view câble retour sur investissements  
Qu'un fragment nourricier fugace  
Pornographie téléachat audience  
Qu'un fragment nourricier fugace  
Quand avec la vie la fin des émissions*

*La main ouvre cherche fouaille au creux  
Là-bas ailleurs ou l'espèce foisonne  
De ses lumières le silence des jours appelle  
Les météores depuis cette cheminée de paroles*

Pourquoi écrire ou ne pas cet objet là de la conduction du Monde  
tandis qu'en caillots nos résistances s'affirment.  
Parce que je ne rêvais pas de fluidités libérales en toutes choses.  
Ni d'embolies au demeurant. Mais qui songe ici ne se transporte  
pas ailleurs, pas ou plus, ce chemin insensiblement.  
Alors j'ai rédigé une métaphore de nos circulations qui nous emporte  
sans cartographie là où l'on peut encore s'explorer sans interdits.  
Dans la parole, dans cette langue d'ombre qui nous ruine d'amour  
et nous laisse parfois pantois, parfois blancs de foudre,  
jamais à nous-mêmes dans ces constellations circulatoires.  
Les mots ne sont pas barbelés, ils ne demandent qu'à être prononcés,  
qu'à être aimés. Caressons nos fantômes ensemble si vous le voulez bien. Ils nous  
franchiront.

**Nicolas Bilger**

A propos du tuyau du monde (extraits 2005)



### Strophe 5

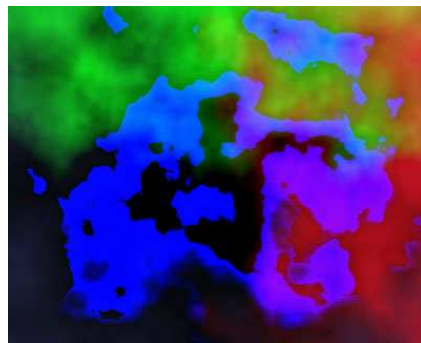
Pourquoi les pensées peuvent-elles être leur aide ou allées.  
Il disait allées elles avait dit allées  
Tout comme faire de leur mieux avec la moitié du temps  
Un plus sucré qui se sucre vient à la longue  
Dis-lui ce qui s'est passé alors allons c'est tout  
Sois inquiète lorsque tu ajoutes seulement non  
seulement alors qu'elles étaient furieuses  
Sois gentille avec la moitié du temps qu'elles diront  
C'est sans aucun doute d'elles pour elles pour chacun  
Tous

Gertrude STEIN



Pensées disjointes qui s'enroulent et se déroulent  
comme autant de circonvolutions d'un cerveau qui ourdit le monde.  
Ces 15 strophes ont chacune leur géographie particulière  
faite d'un subtil mélange de proche et de lointain, de fulgurances et de réminiscences,  
sans jamais de destinée prévisible.  
Elles s'adressent à soi, à l'autre, aux oiseaux qui passent.  
Ilots poétiques que l'on cherche vainement à décrire,  
à suivre, à comprendre. Abandonner toutes tentatives  
de réponses, rester dans le pur questionnement  
que chacune de ces strophes représente  
et que l'intimité de ces méditations à voix haute  
nous atteignent et nous parlent au plus près,  
sans savoir par quel miracle cela s'opère.  
Il serait bien difficile d'en dessiner les contours.

Gertrude Stein > Strophes en méditation  
Poèmes traduits de l'américain par Christophe Marchand-Kiss  
avec l'aimable autorisation des éditions Textuel  
Textes dits par Frédérique Bruyas / Mise en sons et en images : wall'ich



## LE PETIT HABITACLE

Petit habitacle. Grandes espérances.  
(Choses à toute vitesse vues).  
Je vois des choses presque inaperçues.  
Des choses grandeur nature, mais dans leurs détails.  
Le petit côté d'une ligne. La petite insistance d'une ombre.  
La lumière criblée de points obscurs.

Il faudrait tout répertorier, classer et numéroter.  
Ne rien perdre de ce qui se passe devant les yeux.  
Quand les éléments se déplacent, ils laissent un sillage, une trace, un peu de vide, et c'est le  
moment pour les yeux  
de saisir une chance...

Emmanuel Péreire (détails grandeur nature)

L'écriture surréaliste de Joyce Mansour follement visuelle et sonore, nous permet d'explorer à nouveau des zones de frottement entre la parole, les images et le son ; parole physique, musique électroacoustique, images des corps traités comme matière à dé-structurer un espace en mutation ; à l'origine il y a « les déhanchements d'une langue jamais apprise qui appellent épellent élaborent l'alphabet du cauchemar ». L'œuvre de Joyce Mansour est innervée par la question du corps qui en son sein porte la mort. Le corps lui-même participe à la violence du monde. Il saigne, sue, secrète du sperme, de la morve, de l'urine ; il se crée des bouffissures, des plaies purulentes, des abcès, des cancers ; il devient charogne, sanie. La vie est dans cette coulée, le corps finit par se noyer dans ses liquides et de ce carnage, il nous reste la beauté du langage de Joyce Mansour, dans sa crudité et son imaginaire.



*L'homme libre vaincra la mort  
Et cette odeur complexe qu'est la liberté  
Mélange d'ammoniaque  
De mélasse  
Et de transpiration*

*Pourquoi l'eau toujours l'eau  
Entre la terreur et l'éveil  
Qui a ouvert la bouche de l'homme*  
Joyce Mansour > Le grand jamais  
Textes dits et choisis par Frédérique Bruyas  
Mise en sons et en images : wall°ich